

Le Club de Mediapart

Photographie critique et photographie hégémonique au Centre Pompidou



Du 12 avril au 28 août 2023, le Centre Pompidou propose une exposition croisée des photographes Lynne Cohen et Marina Gadonneix. Il s'agit d'une occasion unique de voir autant d'images des deux artistes, au travail particulièrement important. Pourtant, dès l'entrée, on ne peut que s'interroger sur les fondements même de l'exposition, sur la raison d'être de cette association.

Certes, la première salle met l'accent sur la fascination de Marina Gadonneix pour Lynne Cohen, qu'elle découvre alors qu'elle est encore étudiante et avec qui elle entretient une - brève - correspondance quelques mois avant sa mort, en 2014. Certes, les deux œuvres ne sont pas totalement étrangères, notamment du fait de l'inspiration qu'y puise Marina Gadonneix : comme le souligne le fascicule de l'exposition, les deux artistes photographient effectivement toutes deux des intérieurs, des lieux privés et publics pour interroger notre rapport au savoir, au divertissement, à la sociabilité... Il n'en reste pas moins qu'on peut se demander ce que, hormis la possibilité de voir chaque œuvre en détail, nous apporte cette exposition en deux parties

séparées ; en quoi le croisement des deux œuvres est-il intéressant, que nous donne-t-il à voir ?

La question se pose en effet, tant on peut craindre, au début, que cette rencontre ne se fasse que sur des critères de ressemblance formelle - qui est bien réelle, mais qui ne suffit pas à construire un propos cohérent et constructif. Pire encore, ces similitudes semblent parfois si prononcées qu'elles en deviennent gênantes, d'autant plus qu'elles sont soulignées par la scénographie de l'exposition.

La photographie de Lynne Cohen sur les lieux d'exercice de la police fait ainsi face à la série de Marina Gadonneix photographie un centre d'entraînement pour pompiers ; les deux photographies de chambres anéchoïques, réalisées à 20 ans d'écart par les deux photographes, sont côte à côte ; enfin, la série sur les studios de reproduction d'œuvres d'art de l'artiste française fait étrangement écho à la photo « Spots on Wall » de l'artiste canadienne. Au fur et à mesure de l'exposition, on a donc le sentiment déroutant que le rapprochement des deux œuvres, opéré par le Centre Pompidou, ne

Le club de Médiapart - 31 mai 2023
Art et Politique

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD
www.galeriegaillard.com

se fait pas au profit de l'artiste contemporaine, qui semble, dans l'exposition, souvent trop proche de ce qu'a pu faire Lynne Cohen, et par-là assignée au statut de suiveuse.

Pourtant, il serait trompeur de réduire le travail de Marina Gadonneix à une simple copie des photographies de Lynne Cohen. En effet, le rapprochement des deux œuvres permet aussi de repérer, parmi les similitudes, des différences importantes. Plus que dans les thèmes abordés, ces différences s'observent principalement dans le style même des images, marquant inévitablement le changement d'époque entre les années 1970-80 et les années 2000-2010.

Cependant, si l'on peut certes voir dans l'austère esthétique noir et blanc de Lynne Cohen la trace d'une influence conceptuelle ou minimaliste et dans les compositions virtuoses et impressionnantes de Marina Gadonneix la marque d'une attitude plasticienne contemporaine, ce changement de style semble indiquer plus qu'un changement d'époque. Il souligne avec force que les deux photographes suivent deux démarches très différentes.

Pour le dire en un seul mot, les images de Gadonneix sont très belles, voire esthétisantes : le choix des couleurs, des contrastes ou des lignes est, à chaque fois, saisissant et frappant d'harmonie, d'équilibre, de mystère.

À l'inverse, Lynne Cohen semble s'échiner à montrer ce qu'elle photographie dans son authenticité, son usure, ses marques d'usage.

Les rapprochements des séries sur la police et les pompiers ou sur les chambres anéchoïques sont à cet égard très révélateurs des différences dans les démarches des photographes.

Là, la photographe française immortalise dans une série, au titre très évocateur, un terrain d'entraînement pour les pompiers, par le biais d'images grises, qu'on croirait encore enfumées, solitaires et parées d'un mystère qui ouvre l'imagination du public.

À l'inverse, le noir et blanc, également très doux, du stand de tir photographié par Lynne Cohen, suscite la défiance, voire la peur, ou la surprise devant l'architecture du lieu – qui ressemble à une cave –, l'agencement des objets – apparemment posés là sans ordre ni intention – et le style des figures – aujourd'hui résolument rétro.

Tout est là : d'un côté, la puissance, l'autorité du lieu et de l'institution ; de l'autre, leur fragilité, leur caractère arbitraire et profondément humain. D'ailleurs, les textes de l'exposition confirment au spectateur cette sensation : on évoque d'un côté les tâches vitales dans notre société [des soldats, policiers, pompiers ou journalistes télé] pour la protéger, la contrôler et la médiatiser ; de l'autre, une citation de Lynne Cohen réfute la

neutralité de ses images – en espérant que les spectateurs réfléchiront à ce qui est fait en notre nom. Le premier texte encense – de manière assez choquante au vu de l'actualité – le rôle de contrôle des forces de l'ordre quand le second nous enjoint à adopter un recul critique vis-à-vis des institutions.

Cette opposition se reconduit en fait à chaque fois que l'on compare le travail de Cohen et de Gadonneix : les images de cette dernière semblent à chaque fois tomber dans certaine esthétisation, une fascination, un assujettissement devant leur objet. Ainsi, quoique très belles – là n'est pas la question –, les images de la série Phénomènes, réalisées dans des laboratoires de haute technologie, ne nous permettent à aucun moment de comprendre, critiquer ou mettre en perspective les protocoles scientifiques, leurs résultats ou leurs mises en application.

Les images sont alors aussi spectaculaires que les moyens scientifiques mis en jeu. Les cartels, très détaillés, ne font que renforcer cette mise à distance, cette infériorisation des spectateurs : à quoi servent toutes ces informations techniques, nécessairement lacunaires, à un public qui ne peut être uniquement composé de spécialistes ?

Que doit-on retenir des textes sur les satellites géostationnaires – situés à la distance inconcevable de 36 000 km – et de leurs systèmes de communication ? S'agit-il d'ondes sonores ou d'ondes électromagnétiques, et dans ce cas, quel besoin d'une chambre anéchoïque ? Ce dispositif, nous fait juste comprendre qu'on ne comprend pas, et réhabilite l'autorité verticale des sachants et des spécialistes.

À l'inverse, le travail de Lynne Cohen contient une force critique évidente, mettant notamment à distance la société de consommation, la construction du savoir et les protocoles d'apprentissage. L'exposition ne s'y trompe pas, et rappelle à plusieurs reprises le positionnement politique de son œuvre. La photographe affirme par exemple que ses installations sont politiquement et esthétiquement chargées. De son côté, l'œuvre de Marina Gadonneix, loin d'anticiper ce qui va advenir comme le prétend un texte mural, semble ici surtout justifier ce qui est, renforcer le statu quo et l'éloigner de toute remise en question.